



L'arco del Meloncello, 1966

SAFFARO, UNE POÉTIQUE DU TEMPS

Lucio Saffaro, dont l'amitié pensive s'entoure de tant de discrétion, est l'artisan d'une poésie spéculative aussi dense que secrète, qui ne s'entr'ouvre qu'à une lente et patiente intussusception. Il est aussi un merveilleux dessinateur. Avec des lignes, des barres et des ronds il détermine l'espace, il invente des géométries arachnéennes, il crée des objets parfaits. Le magnétisme qui se dégage de ses volumes, de ses cubes, de ses polyèdres - purs cristaux de visibilité - émane d'une connaissance précise des rapports et des structures mathématiques. Si la poésie selon Mallarmé est *le hasard vaincu par le mot*, l'espace de Saffaro est le hasard aboli trait pour trait, une matérialisation de l'idée, la forme de la beauté enclose dans le contour d'un dessin linéaire. De savants calculs président à cette prise de possession de l'espace, pour ainsi dire de l'intérieur. Mais leur nature reste celée. Dessins et poèmes sont des cryptogrammes. Ils s'offrent à nous comme des talismans. Car Saffaro prononce des oracles plutôt qu'il ne propose des énigmes. Or une poésie initiatique ne requiert pas d'explication, elle est à elle-même sa propre initiation. Le lecteur n'a pas de consignes à recevoir, d'herméneutique à consulter. Ce qu'il y a de déconcertant dans l'oeuvre du poète - ses métaphores, ses abstractions, ses allusions, l'absence de lieu, le péremptoire et l'inattendu - est voué à se résorber peu à peu, partiellement, dans les récurrences et les échos, dans la fulguration révélatrice de certaines phrases. Mais il ne faut surtout pas traduire. Il faut subir jusqu'au vertige l'incantation, le dépaysement et jusqu'à cette *défenestration* du discours cohérent qui est l'exercice d'écriture le plus périlleux. Le dieu dont l'oracle est à Delphes ne parle

pas, ne se tait pas, il fait signe. Ainsi Saffaro inscrit sur la page des signes dont les significations s'autodétruisent au feu des métonymies et des catachrèses. Des signifiants sans signifiés ? Ce ne serait pas la première fois que de l'admirable végétation du langage s'élèverait un arcane pur.

Quiconque cependant est conscient des profondeurs métaphysiques où Saffaro jette ses sondes, dans une solitude presque inhumaine, ne se contentera pas d'évoquer ses cristallisations de langage irisées de reflets aussitôt éteints qu'allumés, car le mot qui suit n'est pas celui qu'on attendait, l'image imminente est imprévue. Certes une première lecture ne peut que se livrer et s'abandonner à la magie incantatoire, mais ensuite l'intelligible réclame ses droits, et l'on s'aperçoit que des repères, des récurrences, se disposent sur la trame historiée et incitent à une forme de compréhension toute poétique, malaisément transposable en articulations logiques, cette fois évasive, et néanmoins pressante, attirante, suggestive. Comme il est sûr que la modulation du poème n'est pas le chiffrage d'un discours rationnel antérieur, mais la référence d'une inspiration et d'une vision, le critique a du champ, il n'a pas besoin d'être un devin. Qu'en la circonstance c'est l'art qui est aisé (relativement!) et la critique difficile, l'exégète en est le premier conscient. Il suffit de constater les efforts souvent vains d'un grand esprit comme Gadamer à l'assaut de Paul Celan, pour être ramené à une sage humilité.

Plutôt que de cerner par divers biais une oeuvre multiforme et jalousement protégée, il vaut mieux s'astreindre et se restreindre à un seul recueil, et lequel est mieux approprié que la *Théorie de la Poursuite* (*Teoria dell'Inseguimento*) soigneusement traduite par Georges Zagara et préfacée par Paul Ricoeur (Editions de l'Alphée, 1985) ? Ricoeur a caractérisé de façon remarquable le caractère hiératique et cosmogonique du poème, en le plaçant sous l'invocation de Parménide et du *Timée*. Il a mis en évidence les grands axes de la thématique, et notamment le temps, qui fera l'objet de notre enquête. Car, ne nous y trompons pas, sous le somptueux revêtement métaphorique, l'intention de Lucio Saffaro est de part en part métaphysique, aimantée par les questions inguérissables de l'Absolu, de la destinée, de la mort, de l'au-delà, de la survie, de Dieu même. La poursuite est une itinérance, on peut penser qu'elle cherche à rejoindre, à la trace, les disparus, les compagnons d'autrefois, afin de recueillir le secret qu'ils ont sans doute découvert. Elle est décevante, parce qu'indéfinie, car s'ils ont laissé des signes de leur passage et même des inscriptions, on ne les aperçoit, eux, que de loin, furtivement, indistinctement. Ils se déplacent comme une frise mouvante, à mesure de l'avancée des compagnons ultérieurs. Qu'importe, d'ailleurs, puisque leur

sort fut le nôtre ! Leur message obstinément muet se déchiffre par la marche aventureuse des poursuivants. Mais parce que ceux-ci subissent la hantise et l'obsession du but inconnu jamais atteint, ils sont du même coup les poursuivis, et nous avons une idée de l'entrelacs complexe des temps, de la mémoire et de l'éternité qui préside à la confection du thème.

Ricoeur a souligné l'interaction figurative de l'espace et du temps. Le temps se couche sur l'espace. L'histoire, écheveau sans fin, se déroule parmi les paysages d'outre-monde, étalés, aux architectures solennelles et figées : paysages tout intellectuels ou mieux surnaturels, empreints d'une solitude inouïe où résonne le pas des compagnons. Tel est le cadre symbolique, le profil d'horizons, dans lequel s'insère la symbolique temporelle (l'allégorie de l'existence humaine ?), avant que le temps commence à couler ; car la recherche du temps perdu ou futur est haletante, et Saffaro n'oublie pas la leçon de son ami Enrico Castelli sur *le temps harcelant*. Le lecteur français d'un certain âge trouvera une lointaine analogie dans un texte qui eut son heure de célébrité, *La Quête de Joie*, de Patrice de la Tour-du-Pin, orchestré ensuite par la *Somme de poésie*.

Une citation de la première "Lettre à Rubina" présente une vue classique, on dirait presque augustinienne, de la temporalité :

"La mémoire est la friction de l'être, et le passé et l'avenir sont son double sillage laissé dans le temps.

Le présent est donc cette ancre qui nous garde reliés au temps avec ses deux bras, le passé et l'avenir ; l'éternité même n'est que le présent vu et considéré d'un autre point de vue, celui de Dieu."

L'image de l'ancre suggère une certaine immobilité du temps ou plutôt, sous l'aplomb de l'éternité, une simultanéité ou, comme dit Saffaro, une *réversibilité de toutes les parties du temps*, que la mémoire atteste. Mais ne nous fions pas trop vite à la mémoire. La théorie implicite du temps qui gouverne le poème est beaucoup plus complexe que ne le laisserait entendre la lettre à Rubina et nous ne sommes pas quittes avec la méditation labyrinthienne de la poursuite.

Sous les pas des voyageurs en effet gisent ou se dissimulent les idoles du temps faux, de la fausse éternité, de la mémoire mensongère. Mais leur marche dans le temps est aimantée par le *mystère du temps*, c'est-à-dire par sa vérité. Peut-être est-il plus sûr d'anticiper la fin et de parvenir avec eux à la rencontre des statues, icônes de la représentation du temps,

qui rendent en quelque sorte visible, quoique de manière chiffrée, l'expérience. Le parcours est en effet jalonné de sculptures, de métopes, de stèles et d'hermès (*gardiens du temps et de la mémoire*), qui sont autant de repères et de réceptacles. Voici, à peu près à mi-chemin, la révélation du passé :

“Ce fut alors que nous vîmes la statue du passé. Elle se dressait, démesurée, sur les berges de la mémoire, des rives de lumière grise, et soutenait une petite sphère, l'entablement réciproque du futur, comme pour confirmer l'ambivalence de sa nature. Sur cette sphère était gravé un réseau hexaédrique, et nous comprîmes que les symboles théorétiques équivalaient désormais à l'approximation des mystères temporels.”

Cette première révélation statique attend celle, symétrique, du futur, qui se produit en effet au cours de la poursuite :

“...nous pûmes rencontrer la statue du futur. Erigée sur la base incommensurable de la transition de l'être, près de l'intersection de l'absolu avec la ligne de l'infini, elle portait une sphère sans diamètre, la plinthe réciproque du passé. Un réseau octaédrique y était gravé, comme pour confirmer l'ambiguïté de sa nature, la hauteur argentée et ondulatoire de sa substance, l'essence indéterminée de ses relations avec le fuseau de la mémoire de Dieu - le flux intouché et incontestable du devenir divin.”

Quoi qu'il en soit des détails, le parallélisme est flagrant. Dans l'intervalle a surgi, environnée de tout un peuple de statues, la statue du temps lui-même, reclusé en soi, mystérieuse *autologique* et non ambivalente, marquée au signe sacré de la tétrade :

“Alors clairement nous apparut aussi la statue du temps. Suspendue sur son propre horizon et fixée en soi-même, elle élevait une sphère ni grande ni petite, l'avènement réciproque du temps. Pour indiquer la nature autologique de son essence, était gravé un réseau tétraédrique, et nous comprîmes le motif de son indéchiffrabilité : quelle que soit la transformation que nous aurions opérée sur sa substance, nous n'aurions pu obtenir rien d'autre que sa propre substance.”

La triple rencontre préparait en quelque sorte au terme de l'épopée itinérante la vision de la statue de l'éternité, comme d'un réceptacle de toutes les virtualités du temps :

“Nous avançâmes entre les unions dorées du temps, devant les arbres désolés, absolus, au-delà des solitudes apprêtées de l'absence, jusqu'à ce que, les tours de garde dépassées, nous puissions voir l'île du fleuve, la statue de l'éternité. Elle ne semblait posséder ni hauteur, ni contours. Elle se détachait sur la continuité indifférenciée de ses propres répliques, projetant autour de soi des ombres infinies et la multiple répercussion de Dieu. Elle soutenait une sphère imaginaire, la concavité réciproque du présent, la prodigieuse complétude temporelle, et elle tendait, prodigue, à toutes les altitudes. Elle portait gravé un réseau icosaédrique, et nous pressentîmes qu'elle détenait l'offre bivalente du secret du cosmos.”

Comment interpréter une autre statue aperçue lors de la *poursuite du onzième ordre* ?

“...nous vîmes, à l'écart et inaccessible, la statue très aimée, le servant inconnu, le protecteur d'ébène et d'or. Elle soutenait, comme depuis toujours, une grande sphère dans la main droite et une autre plus petite dans la main gauche, et elle nous souriait, de son triste et secret silence, du fond du silencieux secret de sa tristesse.”

La statue de la tristesse est innommée et anonyme, mais les sphères inégales indiquent une relation au temps, à la mémoire et peut-être à la mort. Puis les statues s'effacent, les hermès également pour laisser place à la stèle des inscriptions. Elle est *infinie, admirable, absolue, singulière, pérenne, parfaite*. Stèle qui se démultiplie selon l'incidence et les propriétés du temps, elle en résume la composition contradictoire. Elle est la *stèle universelle, diaphane, prévoyante*, qui semble *retenir le reflux du temps, le bref courant de l'éternité*, puis la stèle absolue qui touche *les horizons ouverts de l'éternité*, la stèle admirable élevée sur le seuil de l'horizon marin, *dans le passage différé de Dieu*, enfin *la stèle pérenne, le miroir de l'éternité*. La poursuite du temps est-elle achevée ? Est-ce l'éternité retrouvée ? Non, car les stèles succèdent aux stèles, indéfiniment. Et cependant l'éternel retour n'est pas vain, la quête toujours recommencée n'est pas un échec. C'est la leçon que donnent les compagnons : *la tristesse de l'existence ne serait jamais disjointe de la perfection du désir, de la splendeur formelle de la pensée*. Eux et leur

précurseurs cheminent sans trêve en vue de l'“*ultime agnition*”, de l'*extrême reconnaissance*.

Les statues, ces emblèmes sculptés, images immobiles du temps mouvant, *nunc stantes*, sont postées quelque part sur la route qui mène les voyageurs à la reconquête du soi et du temps. Est-ce un paradoxe que de représenter le mouvement par des formes hiératiques et figées ? D'abord les statues oscillent du fait de leur ambivalence, elles arborent une face ou une double face *janusienne*. Puis ce sont des statues en instance de fondre, comme la femme de Lot, ou de bouger et de s'envoler, comme dans l'atelier de Dédale et de Pygmalion. Et surtout elles matérialisent la découverte de symboles que la quête a traversés, dépassés. Il n'est finalement pas si paradoxal de reproduire le temps dans des figures et configurations spatiales, puisque s'il y a changement *de* temps, il n'y a jamais changement *du* temps ; le temps, lui, ne change pas, il dure, il perdure, à la mesure de l'éternité qu'il abrite en lui. Saffaro rend perceptible l'interchangeabilité du temps et de l'éternité, ou plutôt leur mutuel appui, leur *réciprocité* attestée par la charnière du présent. A preuve ce fragment pétri de philosophie :

“Le changement du monde ne laissait inchangé que le visage de pierre, l'image sculptée du temps. De ce regard pétrifié - le regard contradictoire de l'éternité, l'éternel syllogisme des ruses du temps - provenaient les crues immenses de l'actualité, la volute marmoréenne de l'onde de l'existant.”

D'autres se sont essayé à décrire la genèse du temps, l'éclosion originare. Mais *on atteint... cette véritable et primitive apparition du temps, symbole de l'union...qu'après des songes infinis et d'infinies destructions de l'archétype*. C'est à une véritable *brisure des vases* kabbalistique que nous fait assister la poursuite. La *volute marmoréenne* qui désigne la *mémoire de l'éternité* aussi bien que *l'onde de l'existant* se fait attendre, et même un *sentier de marbre*, longeant des obélisques est un chemin fallacieux.

De là procède l'irrémediable alternance des valeurs et des maléfices du temps, qui touche le passé et l'avenir, la mémoire et le temps lui-même. Toute une panoplie de métaphores censure la tristesse et le méfait du temps vide et de ses composantes, d'un temps expurgé de l'éternel. Sans nous livrer à un recensement méthodique, glanons quelques échantillons :

Le passé, *effigie d'oricalque, vestiges immobiles, parcours régressifs de la tristesse, son creux, abruptes ruines, grès caduc* - l'avenir, sa *hâte luisante, ses corolles perdues* - la mémoire, sa *vitalité éteinte, sa triste lumière finale, ses vaines splendeurs, son blason asymétrique et plein de mélancolie* ; le temps, *la totalité de mystérieuses carences, cadence neutre, métope neutre, rencontre vide, faux campement, prison, roue argentée, simulacres illusoire, divin horizon du rien.*

De ce temps superficiel et creux, que les philosophes appellent temps pur ou temps vide, il n'y a rien à tirer parce qu'il ne mène à rien ; il entraîne dans son sillage et son malheur ses hypotases et leur lieu, la mémoire. L'obsession du temps qui s'écoule, empreinte d'indicible tristesse, n'est jamais entièrement conjurée, elle accompagne de ses *écrans opaques* la poursuite et elle assourdit l'eureka des voyageurs. C'est le mal chronique, le mal du temps, si bien décrit par Berdiaeff. Mais en face du temps harcelant, qui est aussi bien le temps immobile des captifs, s'érige en contrepoint la valeur du temps. Il ne s'agit pas d'arrêter *la course du temps*, mais d'amorcer son retour ou son reflux, et ce en vertu de la *mystérieuse alternance* qui fait que le temps en se déplaçant toujours plus vers l'occident revient sur lui-même. Toute une positivité fait alors contrepoids à la dispersion vaine du temps compté. On ne peut alors s'empêcher de penser soit à Plotin soit à Husserl. Le temps remonté, reflué à sa source inverse l'entropie et la déperdition du Tout. C'est la *réversibilité de toutes les parties du temps*, au centre desquelles se dresse *la flamme d'airain ou l'image mixte du présent*. Ce reflux ou retour du temps est le contrecourant de l'éternité. Si bien que non seulement les temps se télescopent dans le présent et la mémoire vivifiée (non plus la mémoire mélancolique et vaine de naguère), mais le temps et l'éternité s'imbriquent. C'est la *teñdance* dominante à mesure que les *ordres* se superposent. Non pas que Saffaro ait complètement contrecarré et aboli la direction du temps vers les rives ou les embouchures (pour parler comme Gabriel Marcel de l'espérance) de l'éternité : il est encore question de la *flèche des elongations du temps*, de sa course, de ses écarts et de ses cavités et de ses corridors, de ses marges brillantes et de son fractionnement, de ses cimes, de ses labours et de ses trames, de ses pôles et de sa lance, des expectatives et des agnitions, des *cimes marines de la mémoire...* toutes notions et métaphores qui supposent à divers degrés l'expérience du temps harcelant. Mais le mouvement du temps inépuisable et par là épuisé ne détient pas les *clefs* de son propre *mystère*. Elles sont ailleurs, dans l'*altérité* ou l'autre du temps. A dessein nous avons réservé la rencontre de la première statue :

“Sur les sentiers des simulacres invisibles, sur les chemins des désirs non partagés de la condition du moi, nous rencontrâmes une première statue, la statue du présent. Elle soutenait une immense sphère, la spirale réciproque de l'éternité, et nous confirma le soupçon de la duplicité de sa nature. Les lignes d'un réseau dodécaédrique y étaient gravées, et nous pressentîmes qu'il renfermait une correspondance profonde et nécessaire avec les cimes substantielles du monde. Nous ne comprendrions le sens de ce symbole fragmentaire et isolé que lorsque nous aurions accompli la quête de l'oeuvre et parcouru la totalité de l'histoire.”

Les cinq statues imaginaires, semblables et différentes, exhibent toutes l'image de la sphère, forme parfaite. D'où les *connotations circulaires* que le poète confère au temps. Mais il y a un symbole et un talisman plus précieux, que l'on pouvait deviner à proximité de l'étrange *volute marmoréenne* : le *coquillage de l'éternité*, la conque marine d'Orphée. Écoutons l'oracle : *Peut-être l'harmonie inouïe du temps s'est-elle trop longtemps fixée dans la résonance contournée du coquillage de l'éternité pour qu'on puisse encore la percevoir, mais c'est certain...* Et les *spirales sonores de la mémoire* sont associées à la *spirale de l'éternité*. Le temps s'est pour ainsi dire lové sur lui-même, symbole circulaire de ce qui n'a ni commencement ni fin ; ouroubouros.

Connaissance du Temps : ce titre de Claudel pour un essai philosophique et poétique pourrait être adapté à la *Théorie de la Poursuite*. Il convient en tout cas à son thème le plus récurrent, le plus insistant. Ce serait néanmoins réduire et décharner la pensée du poète de Bologne que de la transcrire en formules et de la conceptualiser. Le rêve méditatif de Saffaro s'accommode mal, s'accommodera toujours mal des tâtonnements des critiques, de leur manque d'initiation aux mystères de l'être, de leur cécité aux pouvoirs du langage. Mais pour ces aveugles qui se disent clairvoyants, le roi Oedipe a toujours un oeil de trop.

Xavier TILLIETTE